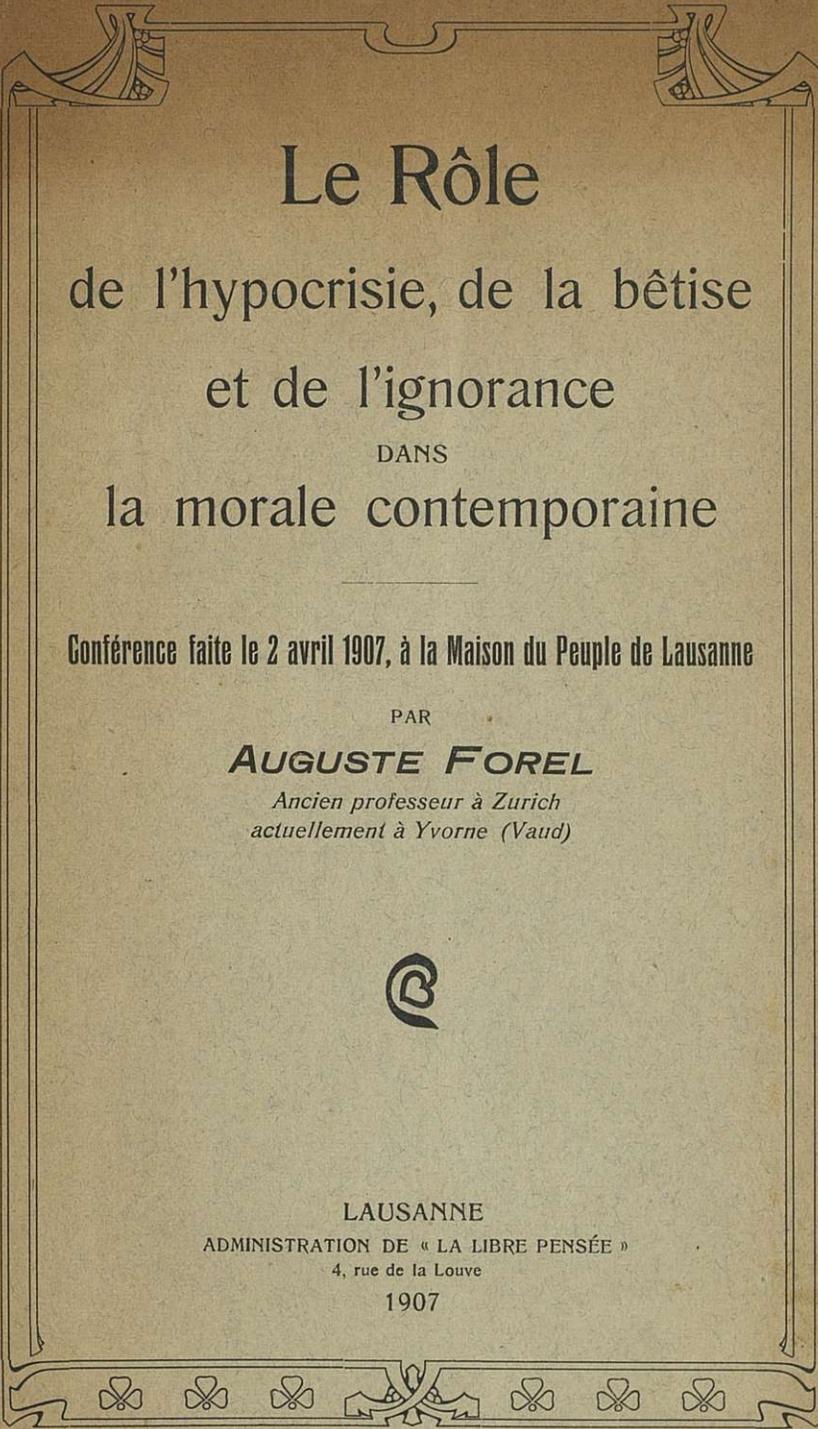


- 40



# Le Rôle

de l'hypocrisie, de la bêtise  
et de l'ignorance  
DANS  
la morale contemporaine

Conférence faite le 2 avril 1907, à la Maison du Peuple de Lausanne

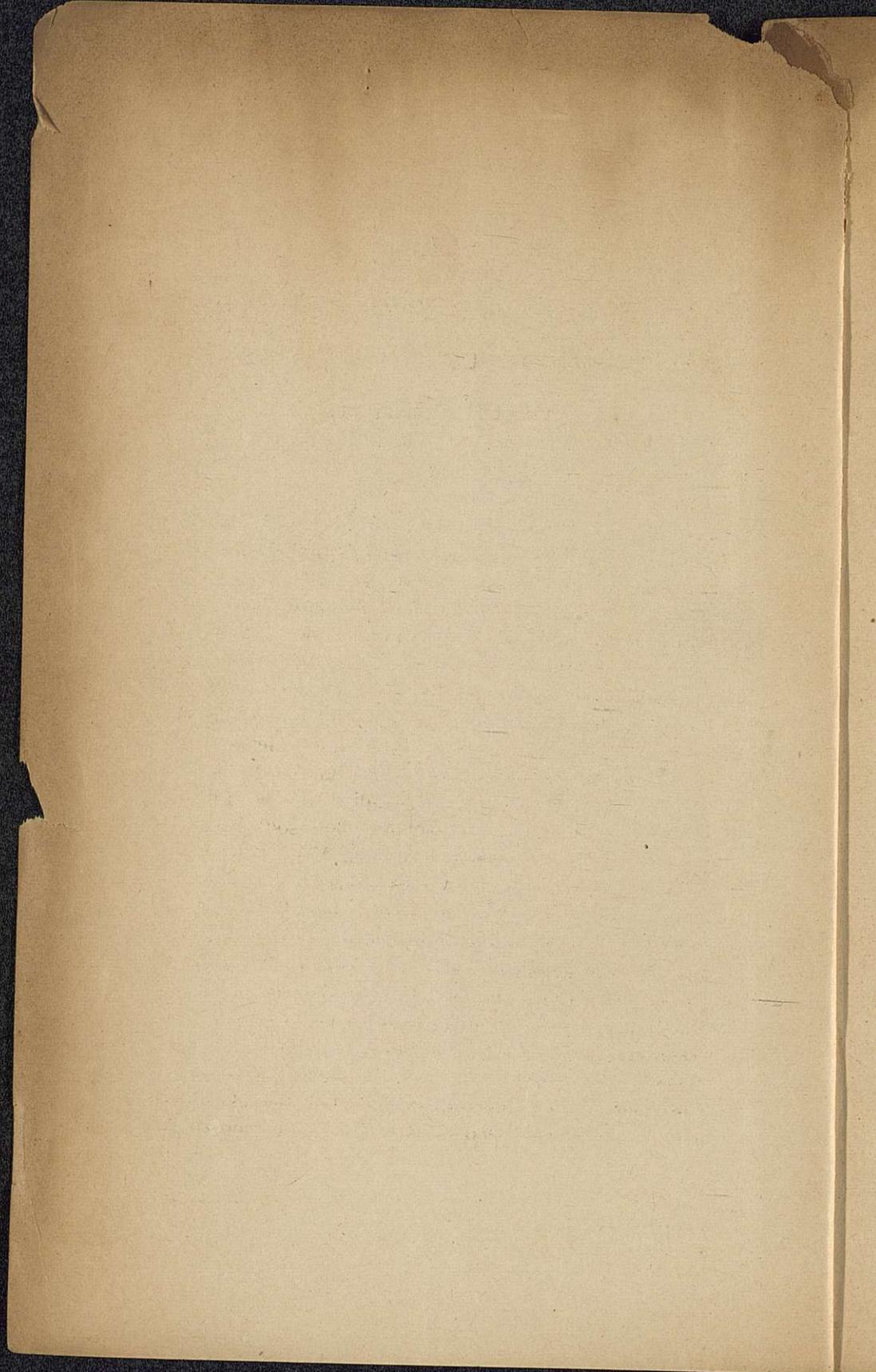
PAR

**AUGUSTE FOREL**

*Ancien professeur à Zurich  
actuellement à Yverne (Vaud)*



LAUSANNE  
ADMINISTRATION DE « LA LIBRE PENSÉE »  
4, rue de la Louve  
1907



Henri DISIÈRE  
DINANT

## Le rôle de l'hypocrisie, de la bêtise et de l'ignorance dans la morale contemporaine.

---

Dans ma brochure sur « La morale sexuelle » (Lausanne, Libre Pensée, Louve, 4), j'ai donné de la morale ou éthique humaine une définition basée sur l'étude scientifique de la psychologie des sentiments naturels de l'homme. Il faut distinguer sans doute entre les sentiments moraux ou altruistes de devoir, dérivés de ceux de sympathie, et les actes qui en découlent. On peut, par bêtise ou ignorance, commettre un acte mauvais, antisocial, donc immoral, dans une intention bonne et altruiste, c'est-à-dire morale. En revanche, on peut faire une bonne action sous l'empire de motifs égoïstes et même méchants. Mais, en somme, ce sont là des erreurs et des exceptions. L'homme tend à mettre ses actes en accord avec la raison, et le progrès moral, uni au progrès du savoir, doit arriver à faire augmenter à la fois chez lui les mobiles moraux et l'action morale vraie, en les harmonisant. Il doit même tenir compte de la dose normale et nécessaire d'égoïsme dont il a besoin pour vivre et pour travailler sainement. Au lieu d'opposer l'égoïsme à l'altruisme, il faut les coordonner, tout en subordonnant le premier au second. Il faut de plus rendre l'al-

truisme rationnel, lui enlever son exclusivisme sentimental et borné, et faire son éducation en l'obligeant à subordonner les affections individuelles au bien social, la famille à la société, la patrie à l'humanité, les aises de la génération actuelle au bonheur des générations futures. Telle doit être la morale de l'avenir et sa religion. Ainsi nous diviserons tant les motifs que les actes de l'homme en positifs ou bons, en indifférents et en négatifs ou mauvais au point de vue de la morale.

Or, cette définition n'a pas l'heur de plaire aux partisans de la morale traditionnelle sous le joug de laquelle nous gémissons encore. De quoi se compose-t-elle donc, la morale qu'ils nous imposent ? D'un mélange hétérogène :

1<sup>o</sup> de dogmes religieux octroyés par les Eglises, basés sur des croyances en l'au-de-là, sur les affirmations gratuites de vieilles traditions dans un domaine où l'homme ne peut rien savoir, et prétendus révélés par une divinité que ce même homme a façonnée plus ou moins à son image.

2<sup>o</sup> de conventions coutumières, traditionnelles aussi, amalgamées avec les instincts barbares de la nature humaine, avec le droit du plus fort, avec l'orgueil humain, avec tous nos faibles en un mot, hypocritement décorés d'étiquettes morales.

3<sup>o</sup> enfin d'une vraie morale humaine, altruiste, sociale et solidaire, qui se débat comme elle le peut, dans les chaînes que lui forgent les dogmes religieux et les conventions coutumières.

Examinons un peu cette morale usuelle et traditionnelle dans ses rapports avec les faibles de notre nature et à la lumière de nos connaissances actuelles.

Et voyons d'abord les faiblesses humaines qui l'enserrent et dont je relève trois groupes.

1° **L'hypocrisie**, a dit un sage, est une concession que le vice fait à la vertu. Sans doute, elle est si profondément ancrée en nous que nous la retrouvons partout, comme le mensonge. Instinctivement, nous voulons paraître meilleurs que nous ne sommes. En recouvrant ainsi nos vices et nos faiblesses d'un manteau d'hypocrisie, nous concédons que la vertu, c'est-à-dire que la morale mise en pratique, est quelque chose de supérieur au vice. Néanmoins, le manteau de l'hypocrisie est pernicieux. Sous son couvert, les vices et les faiblesses grouillent et pullulent à qui mieux mieux. Et le pire, c'est qu'ayant une grande tendance à croire bénévolement tout ce qui le flatte et lui fait plaisir, notre cerveau s'habitue très vite à l'hypocrisie, si bien qu'il la croit véridique. L'hypocrisie devient alors **inconsciente** ou **subconsciente** ; nous ne nous en rendons plus compte. Or, si un danger connu, comme le dit un proverbe assez vrai, est à moitié vaincu, un danger inconscient et, par là, méconnu, est au contraire facilement victorieux de notre être. Et c'est ainsi que l'hypocrisie subconsciente, et devenue ainsi plus ou moins sincère est la plus dangereuse. Elle se marie aimablement à tous nos faibles et à tous nos appétits égoïstes qu'elle nous enseigne à excuser, à sanctifier, à embellir et à décorer de faux titres. Grâce à elle, les abus de force s'appellent protection paternelle, la lâcheté sagesse et prudence, la jalousie excès d'amour, l'avarice prudente économie, la prodigalité bonté, la paresse repos nécessaire, la flatterie de notre vanité légitime tribut payé au mérite, l'âpre con-

currence du gain et l'exploitation des autres noble émulation et produit du travail, la brutalité châtime mérité, l'injustice justice, le mensonge bonté ou même vérité, l'usure bon placement, le mariage d'argent mariage de sagesse ou de convenance, etc., etc.

Avec une astuce d'autant plus grande que le cerveau est plus compliqué, l'hypocrisie vient se combiner à toutes nos réflexions, à tous nos actes et sanctifier au nom de la religion, de la justice, du bien social, de la science et de la morale, les plus vils calculs de notre égoïsme — et cela, je le répète, le plus souvent à notre insu, subconsciemment, naïvement même. Les Tartufes subconscients jouent mieux leur rôle et sont bien plus nombreux que les Tartufes qui savent qu'ils sont Tartufes. Il faut bien nous entendre : toute une échelle d'intermédiaires les relie les uns aux autres, et c'est surtout par l'habitude que l'hypocrisie devient subconsciente. A force de les répéter ou de les entendre répéter, on finit par croire aux flatteries, aux exagérations et aux mensonges et on les considère comme allant sans dire, de même qu'on croit aux contre-sens et aux phrases, bibliques et autres, toujours ressassées, sans plus y réfléchir. Les limites entre ce qui est nettement conscient et ce qui est devenu habituel, machinal et subconscient s'effacent alors de plus en plus ; mais notre amour-propre, nos intérêts et notre vanité nous poussent toujours à adopter hypocritement ce qui nous flatte et ce qui nous est avantageux et à fermer les yeux sur ce qui nous blesse ou même à nous en indigner. Et tout cela s'automatise peu à peu et devient catéchisme. Une des combinaisons psychologiques les plus typiques dans ce domaine est celle de la vanité et de la lâcheté. Le vani-

teux ou l'ambitieux qui est lâche — et sa race est légion — devient nécessairement intrigant et hypocrite, car, voulant paraître, et n'ayant pas le courage de se montrer tel qu'il est, il ne peut arriver à ses fins que par les détours astucieux de l'intrigue. Il prend des airs modestes, bons, doux, pour couvrir ses reculades, et venge sa vanité blessée par toute sorte de perfidies ourdies dans l'ombre, afin d'atteindre son but.

L'hypocrisie combinée à la vanité ou à l'ambition est la cheville ouvrière de l'arrivisme. Et l'arrivisme est la grande maladie sociale qui caractérise notre égoïsme moderne. Tacitement on l'excuse chez les autres pour pouvoir mieux l'excuser chez soi-même.

2° La bêtise est une maladie incurable. Les dieux eux-mêmes, dit-on, la combattent en vain. En effet, elle vient au monde avec nous. Elle est le produit de mauvaises énergies héréditaires dans la partie de nos germes d'où se développe notre cerveau. Elle passe sans limite nette d'une bonne mentalité à l'imbécillité dans tous les domaines. Dans celui de l'intellect, elle se compose de nombreux faibles : incapacité de comprendre, d'apprendre, et surtout de tirer des conclusions justes des données de nos sens et de ce qu'on apprend à l'école. On peut avoir une mémoire phénoménale et être très bête, même imbécile. On peut posséder un talent qui éblouit les simples, et, malgré cela, avoir le jugement archi-faux. Le bon sens ou la raison est avant tout le contraire de la bêtise. Les esprits qui sont incapables de juger par eux-mêmes, et dont la sagesse n'est faite que d'érudition et de foi d'autorité sont en réalité plus près de la bêtise que de l'intelligence. Un cerveau vraiment intelligent doit

savoir discerner par lui-même le vrai du faux et acquérir ainsi une raison de plus en plus indépendante des dogmes acquis.

Dans le domaine du sentiment, la bêtise se retrouve, soit sous la forme de l'apathie, soit sous celle d'une émotivité capricieuse et malade qui domine la raison. On peut être idiot dans certains domaines du sentiment, comme la morale et l'esthétique, tout en étant d'ailleurs intelligent ; mais alors l'intelligence prend souvent une direction néfaste et antisociale, ou même absurde. C'est ainsi que des gens intelligents, mais exaltés, esclaves des emballements de leurs sentiments, deviennent souvent mystiques en perdant la boussole de la raison.

Dans le domaine de la volonté, la bêtise se trahit par l'aboulie ou le flegme, ou encore par l'impulsivité, parfois par l'indécision. Le manque de persévérance est la plus grande faiblesse de la volonté. Pour être fort de volonté, il faut non seulement savoir, sans hésiter, transformer en acte une pensée suffisamment mûrie, mais encore la mener à bien avec une persévérance inaltérable. La volonté accomplira alors le bien, c'est-à-dire la morale, si elle est mue à la fois par un jugement juste, sain et indépendant, et par des sentiments altruistes.

3° **L'ignorance** est le résultat, soit de la bêtise, soit du manque d'instruction, soit, le plus souvent, d'une combinaison des deux choses. Un sauvage intelligent sera ignorant d'une autre façon qu'un imbécile qui aura étudié dans nos écoles. L'ignorance engendre la superstition. Jointe à la bêtise, à l'entêtement, au fanatisme et aux préjugés, elle est la cause d'une

immense partie du mal social qui nous accable, et elle empêche la morale de progresser. Naïvement elle constitue la force tyrannique qui accomplit le mal en voulant le bien. Elle est la chaîne conservatrice de l'erreux et du préjugé dans notre esprit. Et c'est pourquoi nous devons tout faire pour la combattre par une sage et saine instruction de tous et par une liberté de la pensée et de la parole qui ne souffre aucune muselière à l'expression de la pensée humaine.

La superstition et le mysticisme sont donc les fils de l'ignorance combinée, soit à la bêtise, soit à l'esclavage de la raison par les sentiments exaltés.

Les sentiments sont, de leur nature, beaucoup plus tenaces, plus difficiles à déraciner que les idées et les notions. Or, l'homme s'affectionne à tout ce qui l'occupe, à tout ce qui lui est devenu familier par les soins qu'il y voue. Ainsi se forment les coutumes et les préjugés. Si faux, si absurdes, si injustes ou si mauvais qu'ils soient, rien n'est difficile comme de les corriger et de les déraciner. Nous adoptons sans trop de peine, un progrès technique, parce qu'il ne touche pas à nos sentiments intimes, mais nous tenons comme à des idoles sacrées à toutes les coutumes qui sont liées à nos émotions, à de vaines redites qui nous sont chères, au formalisme religieux et politique, aux modes, à l'alcool qui nous émeut, lors même qu'il nous fait du tort, etc. Et voilà comment le conservatisme des sentiments entretient l'ignorance, le préjugé et la bêtise.

Voyons maintenant dans divers domaines de la vie, le rôle moral que jouent l'hypocrisie, la bêtise et l'ignorance, ces deux dernières avec leurs préjugés.

La famille, a-t-on dit, est la base de la société. Oui et non. — Oui, quand elle subordonne ses intérêts aux intérêts sociaux et s'efforce de faire de ses membres des individus qui donnent plus à l'humanité qu'ils ne lui prennent ; alors elle est morale. — Non, quand elle constitue un petit repaire de pirates dont la solidarité consiste à exploiter la société à son profit ; alors son « égoïsme à quelques-uns » est profondément immoral et asocial.

Quel monceau d'hypocrisie ne se cache-t-il pas sans cesse sous les dehors touchants de la vie de famille ! Quel tissu d'exploitations, de passions égoïstes, d'abus de force, de mensonges, de pharisaïsme ne germe-t-il pas souvent sous la belle étiquette de morale familiale, d'amour filial, fraternel, paternel et parfois même maternel ! Les « devoirs de famille » servent de prétexte à mille escroqueries sociales. Pour assurer un bel avenir à ses enfants, on leur cherche par exemple de bons partis, c'est-à-dire de riches partis, et l'on entasse ainsi dans quelques mains les capitaux qui exploitent le travail. — On le fait naturellement par devoir, par amour familial.

Il n'y a guère de procès qui ne nous dévoile les vilains calculs et les tromperies de la morale familiale. C'est une banalité que de rappeler à quel point l'égoïsme à deux, pompeusement décoré du titre d'amour, dégénère souvent en guerre conjugale plus ou moins ouverte ou sourde. C'est que quand deux personnes s'associent dans le but intéressé d'y trouver chacune son avantage et de mieux exploiter les autres, il leur arrive facilement de vouloir encore s'exploiter mutuellement. On a la bouche pleine de maximes religieuses et morales, de mots touchants et affectueux,

mais le plus souvent à l'usage de l'autre ou des autres, et pas à son propre usage. La haine fraternelle est presque aussi fréquente que l'amour fraternel, mais on ne l'avoue pas à l'ordinaire. Sous le titre décoratif d'autorité paternelle et d'éducation sévère, on voit une foule de pères et même de mères soulager leur mauvaise humeur ou leur rage en insultant leurs enfants ou en les frappant à tort et à travers. Subis par les enfants, il n'y a pas de mauvais traitements qui ne soient hypocritement couverts d'un prétexte éducatif. L'amour même et les gâteries ne font bien souvent que satisfaire par contraste les sentiments d'un égoïsme refoulé et blessé. En gâtant et en adulant un mari ou un enfant, bien des femmes ne font que concentrer sur eux un besoin instinctif de sympathie découlant directement des déceptions et des haines que leur égoïsme a éprouvées d'autre part. Elles continuent même à prodiguer leur amour aveugle et exclusif lorsqu'elles savent faire du tort à son objet en le gâtant de la sorte. Nous voyons ici la bêtise du sentiment qui enchaîne la raison, se combiner à l'hypocrisie qui décore du titre d'amour cette aveugle passion.

Grâce à la sainte idole qu'est l'autorité familiale des parents sur les enfants, l'ignorance et la superstition ne discontinuent pas de régner plus ou moins en maîtresses dans la majorité peut-être des familles.

Vierge encore de préjugés, le cerveau de l'enfant pourrait être élevé dans la connaissance des progrès de la science, de l'art et de la morale et devrait surtout être poussé à l'indépendance de jugement et à la force de volonté. Mais on en fait trop souvent l'objet qui appartient à ses parents. Selon leur bon plai-

sir, leurs caprices, leur ignorance, leurs préjugés, leur lâcheté, leur bêtise, leur vanité, leur hypocrisie, ceux-ci le façonnent à leur image et traitent d'insubordination toute velléité de raisonnement et d'indépendance. Nos lois admettent que l'enfant a la religion de ses parents et que ceux-ci décident en maîtres de ses croyances ; on lui endosse tous leurs préjugés de classe, de parti, d'argent, etc. On en fait ainsi systématiquement des hypocrites. Et avec cela on a la naïveté de proclamer, de par la Constitution fédérale, la liberté de croyances et de conscience. On ose même prétendre que, malgré toute la pression exercée sur lui par sa famille et par le pasteur, un gamin de 16 ans ratifie librement à sa confirmation le vœu que ses parents ont fait pour lui à son baptême ! N'est-ce pas là le comble de la naïveté dans l'hypocrisie ? Et n'est-il pas décevant de voir si souvent des parents qui ont souffert eux-mêmes dans leur enfance d'avoir été élevés dans une dépendance physique et morale avilissante, dans un esclavage aveugle des préjugés et des opinions reçues, se venger plus tard sur leurs propres enfants de ce qu'ils ont souffert et les traiter de la même façon, au lieu de les délivrer de ce joug stupide en développant chez eux, avec un amour véritable et sincère, la liberté et l'indépendance du jugement jointes à l'élévation des sentiments sociaux et à l'éducation de la persévérance au travail solidaire.

Quel abîme de bêtise, d'ignorance et d'hypocrisie inconsciente ne se cache-t-il pas souvent sous le voile de l'éducation familiale et de l'autorité des parents ! Et nous n'avons pas encore parlé ici des enfants martyrs, maltraités et même tués à petit feu par des parents indignes ou par des marâtres ou encore

misés au moins offrant par des communes sordides, car ici le mal est si éclatant que chacun le voit et le condamne, sans toutefois travailler à le supprimer.

Ah oui ! la famille. Que c'est beau en principe, que c'est souvent piètre en réalité ! Là-même où elle laisse à ses membres les doux souvenirs de l'union et de l'amour, nous voyons trop souvent, derrière l'image paradisiaque et touchante de ce sanctuaire, se dresser, comme nous le disions, le spectre hideux de l'exploitation des autres, c'est-à-dire de la société humaine, par le trust de l'égoïsme familial à plusieurs.

Les grandes amitiés individuelles ne constituent bien souvent que des syndicats d'affections et d'intérêts, analogues à celui de la famille ; inutile d'insister ici sur la valeur morale des cliques et des syndicats d'intérêt.

Est-ce à dire que nous voulions condamner la famille et l'amitié en nous enfonçant dans un pessimisme noir ou dans l'utopie d'un collectivisme froid qui étouffe tout sentiment individuel ? Non certes ! Nous voudrions seulement engager nos frères et sœurs en douleur terrestre à mieux s'étudier eux-mêmes, et à s'élever à une morale moins menteuse en comprenant qu'une société relativement heureuse est impossible, si l'homme n'est pas pénétré à fond, dès son enfance, de ses devoirs humains de solidarité sociale et n'apprend pas à subordonner ses affections familiales et particulières au bien de l'ensemble.

**Le mariage.** Ayant traité la question dans deux brochures : « La morale sexuelle » (1) et « L'union libre » (2), je ne m'y étendrai pas longtemps ici. No-

(1) Lausanne 1907, chez Frankfurter.

(2) Lausanne 1907, bureau de la Libre Pensée.

tre morale conventionnelle sanctionne non seulement les mariages d'argent et de convenance, mais encore l'ignominie qui s'appelle hypocritement l'innocence et la pureté de la fiancée. On laisse par fausse morale la jeune fille honnête et bien élevée dans l'ignorance des questions sexuelles et on lui fait signer à vie un contrat dont elle ne connaît pas le contenu. Elle qui va entrer en contact intime avec l'homme et qui va supporter toutes les peines et les graves conséquences de la grossesse et de l'enfantement, épargnés par la nature à son futur, elle est tenue, selon notre morale hypocrite, de ne rien savoir de ces choses. Au nom d'une fausse pudeur, on lui interdit les livres ou les conférences qui lui ouvriraient les yeux dans le domaine sexuel. La débauche des hommes, les maladies vénériennes, les perversions et les vils calculs qu'on lui cache, elle va en subir les conséquences seulement après s'être engagée pour la vie, devant le prêtre ou la loi, à devenir l'humble servante d'un homme dont elle ne connaît que les dehors. Dans l'élan amoureux de ses vagues désirs, ou simplement dans son obéissance passive, inconsciente et ignorante, elle livre pieds et poings liés non seulement son corps, mais encore, le plus souvent, par un contrat de communauté de biens, sa fortune et le produit futur de son travail à ce seigneur et maître. Et cette vaste escroquerie est si bien admise par nos mœurs, si bien sanctionnée par la morale conventionnelle et si bien fixée par nos lois, que quand on parle d'instruire à temps la jeunesse sur la vie sexuelle, on est accusé d'immoralité, de pornographie ou même menacé des gentilleses du code pénal. N'est-ce pas là la morale renversée et basée sur le mensonge et l'escroquerie ? La vraie morale exige

au contraire une instruction honnête et franche de la jeunesse sur la question sexuelle à tous les égards, et avant le mariage. La jeunesse doit être instruite à temps sur les conséquences et les dangers de l'acte sexuel. Chaque fiancé a le droit, et, dans l'intérêt des enfants à procréer, même le saint devoir, de savoir à fond à qui il s'allie, de connaître les antécédents sexuels de son futur conjoint. Chacun doit même à l'autre un examen médical constatant l'état de sa santé ainsi que sa capacité au mariage et à la procréation.

On nous répond souvent qu'aujourd'hui les filles n'en savent que trop, qu'elles sont corrompues, etc. C'est là une insulte gratuite à la jeune fille moderne, honnête et instruite, qui vaut bien plus que la petite oie ignorante dont on se fait un faux idéal.

Mais ce qu'on oublie, c'est que les filles qui en savent vraiment « trop », sont en général celles qui ont de mauvais instincts héréditaires, et qu'elles le savent aux dépens des bonnes et honnêtes filles qui, elles, sont les trompées et les exploitées. Ce n'est pas parce qu'elle sait ce qu'est la vie sexuelle qu'une fille est mauvaise, mais c'est au contraire lorsqu'elle est mauvaise d'instincts qu'elle s'initie en cachette dans ce que cette vie a de pire et de plus malsain, malgré toute notre prudence conventionnelle qui ne voile les choses qu'aux honnêtes gens et les rend victimes.

N'en déplaise à la Municipalité de Lausanne, à la Société pour le relèvement de la moralité et à la prudence officielle, privée ou même médicale, la régularisation des procréations par des moyens appropriés est morale. Elle est nécessaire à l'hygiène de notre race. Elle seule, combinée à la suppression des poisons narcotiques sociaux, pourra entraver la dégé-

nérescence croissante de notre race, et nous amener à un avenir meilleur. Nous la devons au progrès, au bonheur et à la santé des générations futures, de la qualité desquelles nous sommes responsables. Nier ce fait et appeler immoraux les efforts faits dans le sens d'une saine reproduction de notre race n'est que s'avouer esclave des préjugés conventionnels, religieux ou autres.

**L'école.** Les enfants sortis de nos écoles et placés au Landerziehungsheim de Glarisegg ou à celui de M. Vittoz, à Lausanne poussent un soupir de soulagement. Rentrés chez eux, ils se réjouissent de leurs leçons ; ils s'y intéressent, les trouvent trop courtes, cessent de considérer leurs maîtres comme des ennemis naturels, l'école comme une torture, les objets de l'enseignement comme un mortel ennemi, les devoirs domestiques et les examens enfin, comme un cauchemar pesant à l'égal du plomb sur leur cerveau. En effet, ces derniers instruments de torture n'existent plus dans l'école nouvelle, où le maître est un ami et un camarade au service de l'enfance.

D'où cela vient-il ?

Mais c'est fort simple. Dans notre système scolaire suranné, fait de conventions et de préjugés, le « maître » se considère comme un « maître », comme un autocrate et traite les enfants comme des subordonnés. Or la soumission par force n'a pas le privilège d'engendrer l'amour, mais au contraire le défaut de faire naître la haine et l'hypocrisie. Puis l'autocratie du maître développe chez lui-même le caprice, le laisser-aller, l'automatisme des systèmes et de la mémorisation. Au lieu d'appeler l'intérêt de l'élève par des

efforts faits pour s'adapter à lui, on le bourre de devoirs à domicile et l'on passe son temps à le faire réciter, souvent à le traiter d'imbécile, à lui compter des fautes et à lui administrer des notes en vue d'examens à passer. Est-ce moral ? Est-ce ainsi qu'on fait l'éducation de l'intelligence, du caractère, des sentimens sociaux et de la volonté de la jeunesse ? La routine des écoles n'est que de la bêtise automatisée. Le péroquetage des récitationns qu'on décore pompeusement du titre d'éducation de la mémoire n'est qu'un assommoir du cerveau, assommoir qui, en bourrant ce dernier de foi d'autorité, de phrases et de préjugés tout faits, appris par cœur, tuent son élasticité naturelle, entravent l'indépendance de son jugement et éteignent les élans de son imagination, c'est-à-dire de la faculté d'où sortent des découvertes et des progrès.

Oui, malgré divers progrès, nos écoles sont encore bourrées de l'ignorance de la psychologie de l'enfance, de la bêtise de la routine et de l'autorité magistrale. On décore hypocritement tout cela des titres de discipline, de moralisation de la jeunesse et même d'érudition. Mais en réalité c'est un arsenal qui, en comprimant le cerveau de l'enfant, le rend hypocrite et fraudeur à son tour. Inconsciemment, il y répond alors : à hypocrite, hypocrite et demi ; il se moque de ses maîtres et les trompe. Nous observons ces phénomènes, hélas, jusqu'au sein des universités. Voilà pourquoi l'école nouvelle est pour l'enfant une délivrance.

**Le patriotisme.** Ce que nous avons dit de la famille s'applique à un plus haut degré encore à la patrie. Qu'est-ce que la patrie ? Une agglomération for-

tuite d'hommes sur un certain territoire, à la suite de guerres sanglantes qui les y ont confinés. Quand le patriotisme suisse des Vaudois leur fait célébrer les batailles de Grandson et de Morat, quand, dans sa toile magistrale, notre compatriote Eugène Burnand nous fait voir la figure sombre et désespérée de Charles-le-Téméraire dont l'orgueil vaincu fuit devant les pâtres suisses, nous oublions que nos ancêtres vaudois étaient les soldats de l'insolent duc de Bourgogne, et fuyaient devant les Suisses leurs anciens conquérants, dont nous célébrons aujourd'hui la victoire. Drôle de chose que ce patriotisme qui se retourne en tout sens comme une anguille et s'accommode à toutes les sauces. Les plus chauvins des Français ne sont-ils pas les Allemands nés en France ou y ayant longtemps séjournés ? Les plus féroces des antisémites ne sont-ils pas les Juifs baptisés ? Ne voyons-nous pas des Allemands, des Suisses, des Français même, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, se teindre d'une anglomanie ridicule et devenir plus anglais qu'un vieux lord ? On a prétendu que le patriotisme chassait de race et tenait à la communauté du sang. Quelle absurdité. Ne voyons-nous pas les Yankees, les Américains du Nord, ce mélange hétérogène de toutes les races du monde, chez lequel le sang anglais, irlandais, français, allemand, slave, scandinave, juif, italien et même indien, nègre et chinois a constitué une hybridation ethnique inextricable, se pavaner aujourd'hui d'un patriotisme américain aussi chauvin et aussi exclusif que celui des Tchèques, des Hongrois ou des Basques ? Et les Hongrois si fiers de leur nom et de leur patriotisme magyar ! Quand nous les étudions de près, nous trouvons chez eux tout un mélange de

Juifs, de Slaves et d'Allemands magyarisés, si bien qu'on cherche souvent en vain un vrai type magyar à Budapest !

Tout cet assemblage artificiel et inconstant dont la constellation momentanée constitue le patriotisme ne repose donc plus aujourd'hui, à part la différence des langues, que sur les traditions oiseuses de temps qui sont passés, traditions qu'on adapte dans des buts ambitieux et égoïstes aux rivalités et aux haines mesquines des temps présents. Le patriotisme eut autrefois sa raison d'être, alors que les civilisations étaient locales, les continents à peine connus, les peuples ennemis naturels, alors que la solidarité humaine d'une société civilisée sur tout notre petit globe terrestre, n'avait encore pu être ni comprise, ni même entrevue. Mais aujourd'hui il a fait son temps ; il n'est qu'un reste de barbarie et d'ignorance. Il n'est plus fait que d'étroitesse et d'hypocrisie et ne sert plus qu'à embraser des guerres fratricides entre les hommes.

Nous pouvons tout au plus encore lui accorder un droit provisoire de défense des petits contre les attaques des grands.

La morale du patriotisme est une fausse morale aujourd'hui périmée, mère de la guerre et des pires immoralités, parce qu'elle pousse à un amour exagéré d'un groupe d'humains aux dépens des autres et qu'elle engendre ainsi les rivalités, les haines et les luttes entre les nations. Qu'on aime sa terre natale et ses compatriotes, c'est très bien, nous n'avons certes rien à y objecter ; mais qu'on **subordonne** toujours cette affection à celle, plus élevée, de l'humanité et de son bien, sans quoi elle engendre nécessairement le chauvinisme et le mal.

**La guerre et le duel.** Par une de ces ironies dont le paradoxe est coutumier, les humains ont inventé un code et même une morale du meurtre en gros et en détail, de la guerre et du duel. Ce serait risible si ce n'était si profondément navrant. Après avoir posé en principe que la guerre était inévitable, nécessaire, utile même, il fallait bien s'y exercer et la régler. On lui a même trouvé des qualités. On a prétendu qu'elle fait l'éducation du caractère, de la discipline, du courage, qu'elle empêche les hommes de s'amollir, etc. Les gens de cœur qui ont pris part à nos guerres modernes, les Egidy et autres, sont d'un avis différent : La guerre rend l'homme féroce et brutal. Les meilleurs y trouvent la mort et les lâches se tirent d'affaire par la fuite ; c'est de la sélection à rebours. L'instinct sexuel s'assouvit en caserne et au camp sous sa forme la plus brutale et la plus sale, ce qui empoisonne l'armée de maladies vénériennes. Les codes militaires sont impuissants à cet égard. De viles intrigues diplomatiques, des intérêts personnels inavouables, l'ambition des grands et leurs haines sont les motifs qui, le plus souvent, suscitent les boucheries humaines que sont les guerres. Mais tout cela se décote et se vernit de belles façades aussi hypocrites que patriotiques, avec lesquelles on excite et l'on exalte la fibre du chauvinisme dans le peuple. Et à force de mensonges et de sophismes, on finit par faire accroire à ce dernier qu'une guerre est utile, bonne, nécessaire, même morale et sainte ! L'ignorance du peuple qui se laisse utiliser comme chair à canon, et la bêtise des sentiments exaltés et déchaînés, qui domptent la raison, font le reste. L'ignominie de la guerre entre nations civilisées ne cessera que le jour où ceux qui conduisent

leurs destinées auront voulu comprendre la solidarité humaine et les devoirs qu'elle impose ou plutôt lorsque les peuples se seront assez émancipés de leurs autocrates pour les obliger à le comprendre. Certes le travail social, le sport, l'industrie, la science, les organisations humanitaires, les hôpitaux, la marine, les pompes à feu, etc., nous fournissent assez d'occasions d'exercer notre courage, notre persévérance et notre adresse, sans qu'on ait besoin d'y ajouter la guerre. Qu'on fasse faire à tous les jeunes gens des deux sexes un stage obligatoire dans les hôpitaux ou dans d'autres travaux pénibles et dangereux. Cela remplacera avantageusement le service militaire. Le code militaire et sa morale sont des non sens, dont la transparente hypocrisie ne recouvre que fort mal la raison du plus fort chez la bête féroce qui sommeille en nous, malheureux héritage de nos ancêtres.

La morale du duel est, si possible, encore plus stupide et plus hypocrite. Dans un numéro spécial, le « *Simplicissimus* » l'a cinglée de main de maître. Elle sanctionne le triomphe de la brutalité et du hasard. Tout en punissant le meurtre, elle l'ordonne. On prétend venger un honneur blessé, mais le plus souvent ces prétendus honneurs en conflit s'étaient heurtés dans les fumées inconscientes de l'ivresse. Et de plus, celui qui est tué ou blessé, c'est en général l'innocent attaqué, obligé de se battre en vertu d'un code de sauvages qui a l'outrecuidance de s'appeler code et morale de l'honneur !

**Les salons et les cénacles officiels.** Ici nous entrons en plein dans le monde de la convention et de l'hypocrisie. On les endosse toutes deux avec la toi-

lette qu'on fait pour la circonstance, et l'on en émaille les propos aimables d'une conversation tissue d'ap-prets, les toasts officiels, les discours préparés, les flat-teries adressées aux personnages de marque, etc., etc.

Sans doute, quand on a quelque chose dans la tête et la bonne volonté d'être franc et honnête, on peut, avec un peu d'esprit et de savoir faire, navi-guer sans trop mentir au milieu de ce fatras de phra-ses hypocrites et conventionnelles, de bavardages mé-chants cousus de flatteries, et de toutes les concur-rences de vanités, d'ambitions, d'intrigues et d'arri-visme qui se cachent sous les dehors de l'urbanité, de l'amabilité, du bon ton, de la morale et d'une dose fashionable de la religion conventionnelle. Rien n'est instructif comme d'observer une femme du monde, d'in-telligence médiocre, faisant une visite officielle de di-gestion ou de circonstances. Elle a soigneusement pré-paré dans son petit cerveau un certain nombre de questions polies et aimables, de réponses toutes prê-tes, de phrases conventionnelles, et elle récite son cha-pelet, souvent fort incohérent, avec une volubilité ad-mirable. J'en ai même vu répondre elles-mêmes, par distraction, aux questions qu'elles avaient posées, avant que leur interlocutrice eût eu le temps de le faire. Tout cela dure de 10 à 15 minutes, et, le chapelet dévidé, on prend une mine de circonstance, on ajoute quel-ques excuses banales ou quelques prétextes dont on ne croit pas un mot, on se lève, on s'assure mutuel-lement de sentiments touchants, aussi peu sincères que le reste, et l'on part pour recommencer la même co-médie chez la dame suivante. Parfois, on relève l'in-sipidité de ces « devoirs de société » en médissant — oh d'une façon très anodine et bienveillante — de

ceux de chez lesquels on sort. Enfin, quand on a terminé la série de ses digestions obligatoires, on pousse un soupir de soulagement et l'on rentre chez soi enchanté d'avoir fini, mais prêt à recommencer, en invitant les autres ou en recevant leurs visites pour se raconter réciproquement des choses tout aussi profondes, tout aussi vraies et tout aussi intéressantes. Et dire qu'il y a des gens dont la vie se passe aux trois quarts de cette façon ! Ils s'y automatisent si bien qu'ils se prennent au sérieux et se croient de bon aloi.

Mais ce qui est peut-être encore plus hypocrite sinon, plus plat et plus bête, ce sont les graves cénales où les bureaucrates et les gens officiels font leurs discours de circonstances, portent leurs toasts, et se cassent mutuellement l'encensoir sur le nez avec un sérieux d'apparat imperturbable, quitte à s'en moquer peu après avec leurs intimes, une fois la comédie jouée. On se console de ses mensonges en bien mangeant et en bien buvant pour l'amour de ceux dont on représente les intérêts et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Sans doute — je l'ai dit — il y a de nombreuses exceptions et l'on voit des esprits indépendants, de tête et de cœur, lancer à l'occasion un bon pétard de vérité au milieu de ce nid des guêpes de l'hypocrisie et de l'intrigue des vulgaires arrivistes du gros tas. Mais ce sont-là des exceptions qui confirment la règle. A ce propos, je n'oublierai jamais le cri du cœur poussé en pur dialecte bâlois par un distingué et très franc professeur de Bâle à la suite de la séance d'un congrès qu'il présidait et où il était obligé de complimenter à contre-cœur une foule de gens : « Ach myn lieber Forrel ; wenn men nur nit so fuchtbaar viel lieege mieest ».

(Ah mon cher Forel, si l'on n'était au moins pas obligé de mentir si épouvantablement).

Nous accordons volontiers que nos moralistes ne prétendent pas théoriquement doter tout ce formalisme d'une valeur morale. Ils le condamneront même à l'occasion du haut de leur chaire. N'empêche pas que les personnes qui refusent de s'y plier, afin de conformer leurs actes à leurs convictions, se trouvent bien mal vues, désignées du terme d'originaux, d'ours mal léchés, de gens mal élevés, etc. On les classe en troisième et leur réputation morale souffre d'autant. Tel pasteur, bien vu dans les salons, parlera en leur faveur « pour la bonne morale », mais en y joignant un léger sourire d'ironique pitié qui en dit long. Et le monde riche et fashionable rit d'elles et hausse les épaules. Nous vivons sans doute dans un siècle de camelotte, mais la camelotte morale est encore bien pire que celle du commerce, car elle tyrannise nos cerveaux et pas seulement notre bourse et nos appartements.

Le peuple lui-même, l'ouvrier et le paysan, contaminé par tout ce clinquant qui l'éblouit et dont il se sent méprisé, ne sait rien faire de mieux que de le singer de loin et en petit, avec un goût si possible encore pire, sinon toujours avec plus de bêtise.

Qu'il serait temps de devenir plus sincère et moins stupide et de jeter au fumier tout ce misérable formalisme.

**Le capital et la spéculation.** Parler ici, à la Maison du Peuple, de la morale du capital et de son hypocrisie, c'est jeter de l'eau au lac. Notre système d'exploitation du travail humain à l'aide du veau d'or

qui hypnotise toute notre société moderne est profondément immoral. Il entraîne tout et tous dans le torrent malsain et impur dans lequel il se vautre. Il corrompt même les meilleurs. Seul un sage et sain socialisme pourra arriver à nous délivrer du joug de Mammon, mais pour qu'il aboutisse, il faut qu'il secoue du même coup le joug de Bacchus et des poisons sociaux qui paralysent tous ses efforts.

La réclame n'est qu'une vaste hypocrisie, tacitement admise. Entre le placement et la spéculation, entre l'intérêt et l'usure, il n'y a pas de limites, seulement des degrés et des nuances. On ne peut guère faire de bonnes affaires qu'aux dépens des autres. Les gens qui font des découvertes utiles en sont presque toujours dépouillés par les industriels qui les exploitent. Et tout cela se pratique au son de belles phrases qui regorgent des termes d'honneur, de probité, de loyauté, de générosité, etc. C'est ainsi que les exploités deviennent les « bienfaiteurs de l'humanité » quand leur vanité leur fait donner un peu de leur superflu à une fondation qui portera leur nom. Tel grand brasseur ou distillateur qui a provoqué la misère ou la mort de centaines de ses semblables jouit de la plus haute estime et de la plus grande influence. On le décore de toutes les croix, tandis qu'on méprise et qu'on laisse crever de faim d'honnêtes travailleurs originaux et indépendants qui ont le tort d'être pauvres. de ne pas se courber devant les forts, et d'avoir des idées à eux.

Je dis là des banalités ; on les répète partout, mais on agit sans en tenir compte, car la puissance de l'argent est trop forte. Le capital alcoolique est doublement hypocrite et pernicieux, car il n'exploite pas

seulement la bourse et le travail, mais encore le cerveau, la raison et la santé du peuple qu'il asservit ainsi plus que tous les autres. Laissons du reste cet écœurant domaine que tout le monde connaît, mais dont presque personne n'a le courage de s'émanciper, d'un côté par l'abstinence — ce qui serait pourtant si simple — et de l'autre par le socialisme, déjà plus complexe, mais nécessaire.

**La religion.** La religion est un amalgame de choses fort hétérogènes : morale, dogmes, sentiments exaltés, superstitions, cri de détresse de l'homme qui défaille ou qui désespère de la vie terrestre, élan vers l'idéal, le tout franchissant le seuil de l'inconnaissable pour recourir au mysticisme qui prétend soulever tous les voiles et nous consoler de nos misères par ses révélations transcendantes.

La crainte ou l'attrait des choses occultes, les terreurs de la nuit, de la forêt, de l'orage, de la solitude, des châteaux qu'on croit hantés, etc., est la mère d'une bonne partie de la religion. Le cerveau, quand il cherche à comprendre le monde où il vit, se heurte à des énigmes, et, là où il ne comprend pas ou s'effraie, son imagination comble les lacunes avec des visions mystiques, parentes des rêves. Je ne suis même pas éloigné de croire que les animaux supérieurs, tels que les chiens, les éléphants, les singes ont une sorte de vague religion, dans laquelle l'homme et ses armes jouent un rôle prépondérant.

Mais avec la civilisation et la réflexion, la religion s'est compliquée. Les besoins sociaux ont donné naissance à la morale et au droit, la première dérivée des sentiments instinctifs de sympathie, le second

de la raison du plus fort, combinée à l'instinct de la vengeance, combinaison d'où est sortie la loi du talion. Et tout cela s'est d'abord inextricablement amalgamé avec la religion. Le conservatisme des sentiments, joints à la réflexion et au plaisir de jouer sur les mots, de les fixer en lieu et place de l'effort de la pensée, a petit à petit, engendré les dogmes, ces assemblages de termes ayant ou n'ayant pas un sens, mais affirmant certaines choses et les décrétant utiles, nécessaires ou légales, puis les imposant aux hommes — toujours au nom de la morale et du droit — soit par les lois, soit par les coutumes, soit par la religion. L'homme effrayé, se prosternant devant l'inconnu, en a tiré des dieux, puis un Dieu, idéalisé à son image. Craignant la mort il s'est tranquilisé en se déclarant immortel et en inventant à son usage un paradis et une vie éternelle après la mort, mais en inventant aussi l'enfer pour ses ennemis et pour ceux qui font du mal. Affublant ses dieux ou son Dieu de toutes ses propres qualités plus ou moins idéalisées, il l'a décrété chef du monde, de la vie après la mort et grand juge de la morale. Seulement, le mal existant pour l'homme, et le Dieu humanisé, défini comme être personnel et parfait, ne pouvant en être sensé l'auteur, il fallait bien inventer le diable pour compléter le cadre. Jugeant tout d'après lui, l'homme n'a pas compris que dans l'univers il n'existe ni bien, ni mal en soi (absolus), mais seulement un bien et un mal relatifs au moi, à la famille, à l'humanité, par exemple. Il n'a pas saisi que lorsqu'un loup mange un agneau, ce qui est bien pour le loup est mal pour l'agneau, et vice-versa si l'agneau s'échappe ; ce qui revient à dire qu'au point de vue absolu, il n'y a ni bien, ni mal,

ou que le bien et le mal se confondent en une seule et même chose inaccessible à notre connaissance (inconnaisable, métaphysique). Ainsi se sont échafaudées les inextricables contradictions des religions, et le mélange de moralité et d'immoralité que renferment leurs dogmes, sans parler des superstitions, des absurdités et de l'ignorance qu'elles entretiennent, ni de l'hypocrisie qu'engendre leur tyrannie.

Quand la religion chrétienne nous dit : aime ton prochain comme toi-même, fais du bien à ceux qui te persécutent, car ils ne savent ce qu'ils font, travaille et dévoue-toi au bien des autres, en méprisant le veau d'or, elle fait de la bonne et saine morale humaine. Mais quand elle nous ordonne de mépriser la vie d'ici-bas pour gagner le ciel, quand elle nous assure que pour le bien que nous faisons ici-bas nous serons récompensés dans la vie éternelle, tandis que le mal sera puni par la géhenne du feu, elle formule un dogme immoral. Elle fonde la morale sur une sorte de chèque sur la vie céleste, chèque concédé à notre égoïsme. On a beau se défendre contre cette interprétation, c'est de la pure hypocrisie. Le gros des mortels égoïstes et religieux, fait le bien pour gagner le ciel ou par crainte de l'enfer. Ceux qui le font, au contraire, par instinct altruiste ou social, n'ont pas besoin de dogmes religieux, ni de promesses de paradis ou de menaces d'enfer.

Ayant reconnu le naturel héréditaire féroce de l'homme, la religion chrétienne en a induit le dogme du péché originel. Et malgré ce dogme, qui nie la liberté, elle rend l'homme responsable d'un péché que Dieu lui octroie de naissance ! Sans doute, elle ajoute que c'est la méchanceté ou plutôt la faiblesse d'un an-

cêtre, Adam, qui nous a dotés de cet agrément. Mais alors Dieu, qui peut tout, est plus cruel qu'un tigre, s'il punit des innocents de la faute d'un ancêtre coupable. Et après cela, la religion nous ordonne de l'aimer ! De plus, sa bonté et sa Toute Puissance sont terriblement sujettes à caution, puisqu'elles souffrent la continuation du mal et de la souffrance sur la terre, ou tolère à côté de Dieu l'existence d'un esprit du mal. Comment veut-on baser une saine et honnête morale sur un pareil tissu de contradictions ? Comment alier la responsabilité avec le péché originel, sans jouer sur les mots ? Ce tissu de contre sens engendre un tissu d'hypocrisie et ne peut maintenir sa morale caduque que grâce à l'ignorance combinée au conservatisme des sentiments et des coutumes. Voyons plutôt la prière de la confession des péchés à la lumière d'une logique sans préjugés :

Seigneur Dieu, père « éternel » et « tout puissant », Nous confessons et nous reconnaissons devant ta sainte majesté que nous sommes de pauvres « pécheurs, conçus et nés dans le péché » et dans la corruption, « incapables par nous mêmes d'aucun bien », et que nous transgressons en diverses manières tes saints commandements ; ce qui fait, Seigneur, que nous attirons par ton « juste » (quelle ironie) jugement, la ruine et la perdition sur nous. Toutefois, Seigneur, nous avons un grand déplaisir de t'avoir offensé. Nous nous condamnons, nous et nos vices, avec une vraie repentance, désirant que ta grâce subviene à notre misère. Veuille donc avoir pitié de nous, Dieu très bon, père de miséricorde (merci !), et en nous pardonnant nos péchés, accorde nous et nous augmente de jour en jour les grâces de ton Saint Esprit, afin que

« reconnaissant de tout notre cœur notre injustice », nous soyons touchés d'une douleur « sincère », qui détruise en nous le péché et qui produise des fruits de justice et d'innocence qui te soient agréables par Jésus-Christ, notre Seigneur. Amen.

Je demande : Est-il moral pour l'homme de s'aplatir aussi lâchement devant un Tout-Puissant autocrate s'offensant des péchés de sa créature qu'il s'est amusé à créer mauvaise et pécheresse, afin de pouvoir ensuite la gracier ou la torturer selon son bon plaisir ? Est-il possible d'aimer sincèrement un Dieu tout-puissant qui nous a fait naître dans le péché et la corruption, nous a rendus incapables par nous-mêmes d'aucun bien, et qui ensuite nous punit de ruine et de perdition si nous ne crions pas grâce ? Quelle valeur morale a-t-elle, cette grâce acquise par la terreur et par le lâche applatissage devant un aussi cruel tyran ? »

Et dire que tous les dimanches on nous imprègne de ces dogmes religieux qui se disent seuls détenteurs de la morale. L'hypocrisie seule peut sortir d'une pareille morale basée sur la crainte (disons la terreur) de Dieu, sur la menace des peines et sur la promesse de récompenses par la grâce. On ne craint pas celui qu'on aime. La crainte de ce Dieu-là, dans laquelle on élève le chrétien, est incompatible avec l'amour du même Dieu qu'on lui commande. Qu'est-il donc ce prétendu Dieu qui a un fils tout comme les hommes et qui doit le laisser crucifier pour sauver les êtres si mal faits et si méchants qu'il a créés dans sa toute-puissance ? Et s'il a créé l'homme bon, et que ce soit le diable qui soit venu gâter ses créatures, comment lui, Tout-Puissant, a-t-il laissé faire le diable ?

Je sais bien que nos pasteurs se récrient quand on leur attribue des croyances si naïves. Ils ont progressé, affirment-ils. Le diable est démodé, la révélation est devenue progressive, ce dogme-ci, ce dogme-là, telle parole de l'Évangile n'est plus qu'un symbole. D'aucuns même ne croient plus Jésus-Christ fils de Dieu. Mais alors, par quels tissus d'hypocrisies, d'impostures et d'exégèses sophistes, souvent inconscientes, je le veux bien, en arrive-t-on à maintenir malgré tout les textes bibliques, à déclarer la Bible un livre inspiré de Dieu, et à lire tous les dimanches avec un ton pathétique, approprié à la circonstance, la prière ci-dessus et bien d'autres ? Il faut pour cela une autosuggestibilité stupéfiante ou une confiance illimitée dans l'ignorance et la bêtise ou dans l'exaltation sentimentale de ses ouailles. Et ce sont ces gens-là qui, imbus de leur nimbe ou de leurs préjugés, et sous la désignation d'incrédules et d'athées, prononcée avec un ton spécial d'indignation théâtrale, nous accusent d'immoralité quand nous nous efforçons de mettre en œuvre des réformes sociales et morales basées sur les progrès de la science.

Ma critique est dure, je l'accorde, et j'ai le devoir de la motiver. Quiconque étudie ou pratique la théologie a le devoir de mettre ses actes en accord avec ses convictions. Or, au point où en est la science des êtres vivants et de la psychologie expérimentale, un homme un peu instruit en ces branches et qui a la tête claire et calme, ne peut plus digérer sincèrement les dogmes de la religion chrétienne. Les exaltés honnêtes les acceptent sans les raisonner et se dévouent. Les cerveaux confus ne voient pas les contradictions, et ils les sanctionnent. Les arrivistes égoïs-

tes, pour lesquels la théologie n'est qu'une grasse carrière, procurant une femme à dot et une vie douce, sauront habilement pratiquer l'exégèse hypocrite et exploiter les anxiétés, les souffrances, l'ignorance et la bêtise de leurs semblables pour maintenir haut le prestige de leurs dogmes. Chez beaucoup, un doux mélange de conscience et d'inconscience fait la transition entre ces trois catégories. Et souvent leurs émules, les bureaucrates, les rentiers, les dames de bon ton et les petits bourgeois sont plus orthodoxes, plus dogmaticiens et plus intransigeants encore que les prêtres, chez beaucoup desquels les études universitaires et philosophiques ont nécessairement fait naître des doutes. Pour qu'une morale soit morale, il faut qu'elle soit sincère et vraie. Et pour cela, il faut la débarrasser des erreurs, des superstitions, des contradictions et de l'hypocrisie.

Quand on donnera le nom de religion à une morale humaine, vraie et honnête, débarrassée de tout dogme métaphysique sur l'au-delà, mais mise en pratique et agissant sur les sentiments altruistes de l'homme et sur ses actions, d'accord avec la science et la psychologie, pour les élever toujours plus — alors je serai religieux, mais pas avant. — Inutile d'ajouter que cette morale est incompatible avec un crédo d'Etat, et avec toute immixtion autoritaire de l'Eglise ou de qui que ce soit dans les croyances des individus. Inutile de dire encore que tout dogme quelconque (les dogmes dits matérialistes aussi bien que les autres) doit en être exclu. On limitera, par exemple, le monisme au fait scientifique de l'identité du cerveau et de l'âme, mais on se gardera d'en construire un dogme métaphysique à imposer. Je rends encore

attentif au tissu de mensonges et d'hypocrisie qui se déroule dans les grandes circonstances de la vie humaine, aux baptêmes, aux confirmations, aux noces et aux enterrements, par exemple. Le fameux proverbe « des morts il ne faut dire que du bien » sanctionne l'hypocrisie inaltérable qui règne dans les nécrologues, tant oraux qu'écrits. J'accorde qu'un bon sentiment préside à beaucoup de ces pieux mensonges, comme à ceux qu'on fait aux malades pour les consoler ; mais c'est là une épée à deux tranchants, plus souvent guidée par la crainte de l'opinion publique et des ennemis que par l'amour vrai du défunt et des siens. Signalons encore la façon dont les Eglises exploitent les lits de mort et les oraisons funèbres pour rehausser leur crédit à l'aide de la peur de la mort.

Passons maintenant en revue les quatre facultés universitaires :

La **théologie**, avons-nous vu, s'arroge le monopole de la morale. Or, non seulement l'homme ne sait rien, absolument rien sur ce que ses sens ne lui ont pas révélé et sur ce que son cerveau ne peut combiner à l'aide de leurs données, mais, dans tout ce qui sort de ce domaine, il ne peut et ne pourra jamais faire autre chose qu'affirmer des croyances sur ce qui est inconnaissable ou que faire des jeux de mots tournant dans des cercles vicieux. Il y a beau long temps que la philosophie et la science l'ont prouvé. Alors, on remplace le savoir par l'imagination et la superstition, en se basant sur des traditions assez anciennes ou assez obscures pour ne plus pouvoir être vérifiées et en sanctifiant ou en déifiant des rêveries, des contradictions, des sophismes, des verbiages ou des tauto-

logies. C'est bien plus facile qu'on ne le croit. Il suffit de les habiller d'une certaine pompe, comme dans la religion catholique, ou d'un certain ton onctueux, tour à tour palpitant, touché, navré, suppliant, indigné ou extatique, comme dans les sermons protestants. Pour s'imaginer ou persuader aux autres qu'il y a quelque chose dans ces bulles de savon, on les remplit en partie (plus ou moins, selon le tempérament du théologien), de faits humains, de morale humaine naturelle, de devoirs sociaux, etc. On utilise les grandes émotions de la vie, les morts, les maladies, les malheurs, les désespoirs, les mariages, etc., pour agir sur les sentiments, pour déclamer sur le néant des choses de ce monde (comme si tout ce que nous savons était néant, et comme si ce dont nous ne savons rien était tout !), pour stigmatiser l'incrédulité, pour raviver la crainte des suites du « péché », et pour consoler ensuite les cœurs brisés en les leurrant d'espérances mystiques sur un prétendu paradis, au lieu de les encourager simplement à se vouer au seul vrai consolateur pratique et utile, le travail social, sans y ajouter tous ces hors-d'œuvre.

La théologie protestante moderne est en train, disions-nous, d'escamoter le diable et l'enfer, par concession faite d'autre part au bon sens et à la morale. Mais elle ne peut renoncer à la vie individuelle de l'âme, persistant après la mort, vie dans laquelle elle nous promet toutes les consolations et la réunion éternelle à tous les êtres que nous chérissions sur la terre et que la mort nous a arrachés. Mais que sera ce paradis ? Les uns n'y voient qu'une âme épurée et idéalisée qui, si l'on y regarde de près, ne laisse plus rien demeurer de notre moi terrestre et réel. C'est

là une perspective plutôt réfrigérante que reconfortante. D'autres nous y voient tels que nous sommes, avec chair, os, appétit, amour charnel, etc. Mais alors, ce sera la même chose qu'ici-bas, et à quel âge et dans quelles circonstances ressusciterons-nous ? Dès qu'on fait prendre corps au paradis, on n'y retrouve que nos idées et nos sensations actuelles, faute de pouvoir y concevoir autre chose. Nous ne pouvons nous concevoir, sans naissance, enfance, croissance et vieillesse. Otez tout cela du paradis, que reste-t-il ? Rien. Quelle mentalité peut avoir au paradis un bébé mort-né, pour y demeurer lui-même ? Or, pourquoi l'homme tient-il tant à l'immortalité de son moi et de ses affections particulières ? Parce que notre éducation égoïste, greffée sur nos instincts héréditaires de bête féroce, nous concentre sur nous-mêmes et sur certains individus que nous aimons à l'exclusion des autres. Lorsqu'une éducation sociale aura su concentrer notre amour sur nos descendants et sur le corps social, en nous détachant de nous-mêmes et des affections égoïstes (des égoïsmes à deux et à quelques-uns), nous n'aurons plus envie de paradis, et nous consolerons les malades et les mourants en nous consolant nous-mêmes sur la mort.

Sachons apprendre des Japonais à cet égard.—

Mais alors que restera-t-il de la théologie quand nous en aurons séparé la morale et quand nous aurons supprimé l'espoir du paradis et la crainte des vengeances de Dieu, du diable et de l'enfer ? Les mirages du mysticisme, des esprits sans corps — genre spirite — les grandes phrases, l'onction, le patois de Chanaan des protestants ou la pompe extérieure des catholiques. Maigre butin, ma foi, pour une faculté universitaire et une croyance de par l'Etat.

C'est bien là que s'étalent l'hypocrisie, la bêtise et l'ignorance pour soutenir à cor et à cris tout cet échafaudage de verbiage et d'illusions.

Qu'on transforme donc la théologie en école de morale théorique et pratique. Qu'on fasse subir à ses élèves une clinique sociale dans les bouges du prolétariat, et qu'on en fasse des instruments de relèvement social, de consolation et de justice par les actes, c'est-à-dire de vrai socialisme. Que les théologiens soient tenus de conformer leurs actes à leurs paroles, de donner l'exemple pratique du dévouement et du désintéressement, de l'éducation de soi-même par l'endurcissement du corps, par l'élévation du cerveau et par le travail social. Qu'on les stimule d'un véritable enthousiasme pour le bien de l'humanité sur la terre. Qu'ils exercent leur apostolat envers les misérables et en vue de la génération future, au lieu de divaguer sur les qualités et les intentions d'un Dieu qu'ils sont aussi incapables de connaître que nous et sur un paradis qui leur est tout aussi clos. Qu'ils travaillent donc pour effectuer la morale sociale terrestre et nous épargnent leurs artifices de pompe, de phrases, d'onction, de ton pastoral et de sentiments simulés. Que la théologie se transforme en un mot en sociologie et en altruisme pratiques. Alors... Amen!

**Le droit.** « Les lois et le droit s'héritent comme une éternelle maladie ; mais quand au droit qui vient au monde avec nous, il n'en est, hélas, jamais question » — a dit Goethe. — Oui, le droit qui devrait être la plus haute sanction de la morale, ne fait guère que se moquer d'elle. Il dégénère en disputes de mots, en joutes d'avocats, en formalisme et en exploitation. Il faut avoir de l'argent pour oser et gagner un pro-

cès. Ne voit-on pas parfois même les avocats de deux parties civiles s'entendre tacitement sur le dos de leurs clients (les parties adverses) pour les exploiter le plus longtemps possible et terminer le procès par un arrangement après s'être annexé pour leurs honoraires le plus clair de la somme en litige ? On dirait souvent que les hommes sont là pour les paragraphes des codes et non les codes pour les hommes. L'ignorance des progrès de la science laisse patauger notre droit dans de vieilles formules dont la fausseté est démontrée et qui sont encore à la base du code pénal en particulier. Telles les notions de « libre arbitre », de « responsabilité absolue », d'« expiation », etc. Notre droit hypocrite sanctionne la dépendance de la femme qu'il lèse et outrage à chaque instant par ses ordonnances, en lui refusant ses droits naturels : droit de vote, disposition libre de son gain et de sa fortune, recherche en paternité, etc. La loi l'oblige à obéir à un mari souvent indigne et ivrogne, tandis qu'elle entrave le développement naturel de ses facultés. Tout cela se décore hypocritement du terme de protection de la faiblesse de la femme.

Quand des ouvriers mal payés et ayant à peine de quoi vivre se rebiffent et font grève, surtout quand les hyènes de l'alcool les font boire et s'exciter, de sorte qu'en état d'ivresse ils commettent quelques excès, ou encore quand quelques vauriens, vagabonds ou apaches, profitent de l'occasion pour s'insinuer dans leurs rangs et casser des vitres, on s'indigne, on s'effraie, on les accuse d'être toujours mécontents, et l'on accuse surtout les « meneurs », qui osent prendre fait et cause pour le prolétariat, d'exciter l'ouvrier au mécontentement. Alors on lève des troupes pour

rétablir l'ordre. Mais quand, jaloux des lauriers des cosaques, des soldats plus ou moins ivres deviennent brutaux et bousculent ou blessent des innocents sous prétexte de rétablir l'ordre, tout est pour le mieux dans la meilleure des démocraties ou des monarchies possibles. Puis tout rentre dans l'ordre dit moral, et le capital continue à faire prospérer ses dividendes par le travail du pauvre. L'alcool et les rôdeurs ont joué ici le rôle d'agents provocateurs au détriment du peuple, dont la bêtise, la moutonnerie et l'ignorance continuent à adorer Bacchus et à se laisser réduire en esclavage par lui, pour le plus grand bien du capital. Les représentants de ce dernier continuent à jouer aussi hypocritement qu'inconsciemment le rôle de moralistes et de bienfaiteurs à l'aide de l'aumône ou de la religion et au nom du droit et de la justice qui les cajolent et les protègent.

La médecine a sur le droit et la théologie un avantage incontestable, c'est celui de se construire sur la science et sur la pratique au lieu de se baser sur des phrases et sur de vieux codes poudreux. L'étudiant en médecine est obligé d'étudier de nombreuses sciences, et puis de faire sa clinique au chevet des malades. Malheureusement, on néglige, en médecine, comme en droit, l'étude du cerveau et de la psychologie, c'est-à-dire de l'organe directeur de toute notre vie, et celle de ses fonctions. Cette négligence fait commettre de lourdes erreurs à la médecine. Mais, ce qui est plus grave, c'est que le médecin en est réduit à vivre de la maladie de son prochain, tandis que le malade, effrayé par sa maladie, devient impatient et crédule à la fois. Il veut voir un effet immédiat, veut être consolé, calmé, guéri, etc., ce qui pousse le médecin à la

charlatanerie, son grand écueil. En jetant de la poudre aux yeux des malades, on gagne plus d'argent qu'en étant honnête. Bien souvent donc, la médecine et ses spécialités sont devenues un commerce et les médecins des commerçants. Ici encore, le socialisme est le seul remède au flot montant de la charlatanerie, car une foule d'arrivistes, n'ayant aucun esprit scientifique et encore moins d'amour pour leur prochain, ne se vouent à leur carrière que par intérêt pécuniaire. Aussi, le médecin honnête et dévoué devient-il facilement mélancolique et pessimiste. L'ignorance rend affirmatif, et il est amusant d'observer que, là où la médecine sait et peut, le médecin devient prudent et sceptique dans ses affirmations, tandis que, là où elle ne sait rien ou peu, il affirme souvent à tort et à travers, avec un dogmatisme tout théologique, ainsi dans les questions de chimie vitale, d'électrothérapie, de cures de bains, d'effets curatifs de telle ou telle drogue, spécialement de l'alcool, et de tant d'autres orviétans chimiques ou physiques dont l'action sur l'organisme est nulle, obscure ou douteuse, souvent même néfaste. La charlatanerie médicale, patentée ou non, a atteint de nos jours un degré effrayant et une puissance redoutable. Elle ne craint même pas d'envahir çà et là le sanctuaire, du reste plutôt dogmatique et conservateur, des universités. Et, malgré tout, la science médicale fait d'immenses et réjouissants progrès, malgré la foi d'autorité, malgré les préjugés des dogmes et malgré la charlatanerie, c'est-à-dire malgré la bêtise et malgré l'hypocrisie de l'égoïsme, parce que la méthode scientifique lutte au moins contre l'ignorance, si lentement que ce soit.

La médecine a théoriquement reconnu le devoir qui dit : prévenir vaut mieux que guérir. Quand,

trionphant enfin des préjugés et de l'intérêt, elle aura accordé à l'hygiène sociale de la race et de nos descendants la palme sur l'hygiène de l'individu et du moment présent, elle aura remporté la plus grande des victoires, celle sur elle-même et sur les intérêts privés des médecins. Ce qui l'en empêche, ce sont les préjugés et les dits intérêts qui souvent la rendent hypocrite et lui font exploiter la bêtise humaine comme le font les vulgaires charlatans et empiristes. Ajoutons-y l'incapacité et l'ignorance de tant de ceux qui la représentent, tout en l'excusant, en bonne partie, par la quantité énorme et toujours croissante de connaissances qu'exigent les études médicales.

Le commerce a remplacé de nos jours le combat pour la vie avec bec et ongles, tel qu'il régnait chez nos ancêtres primitifs dans la forêt vierge. L'intelligent y exploite l'imbécile, le naïf et l'ignorant. Le commerce exploite l'industrie et le travail en général, la médecine, par exemple, aussi. Il se glisse partout, même en droit et en théologie. Sa réclame pourrit tout, grâce au règne exclusif de Mammon. Sa morale vit donc de l'hypocrisie. Sans doute, le travail, une activité dévorante même, y jouent un grand rôle. Sans doute, il y a des commerçants honnêtes. Mais ils ont bien de la peine à vivre et une revision fondamentale de la question sociale économique pourra seule remédier à notre pourriture dans ce domaine. Inutile d'y insister ici.

La science et l'art, ces produits les plus élevés de l'esprit humain, ces tabernacles de l'intelligence et du sentiment dans ce qu'ils ont de plus élevé, devraient, semble-t-il, être en harmonie parfaite avec la morale, avec une éthique pure, et se trouver à l'abri des basses faiblesses de notre cerveau. En moyenne, les dis-

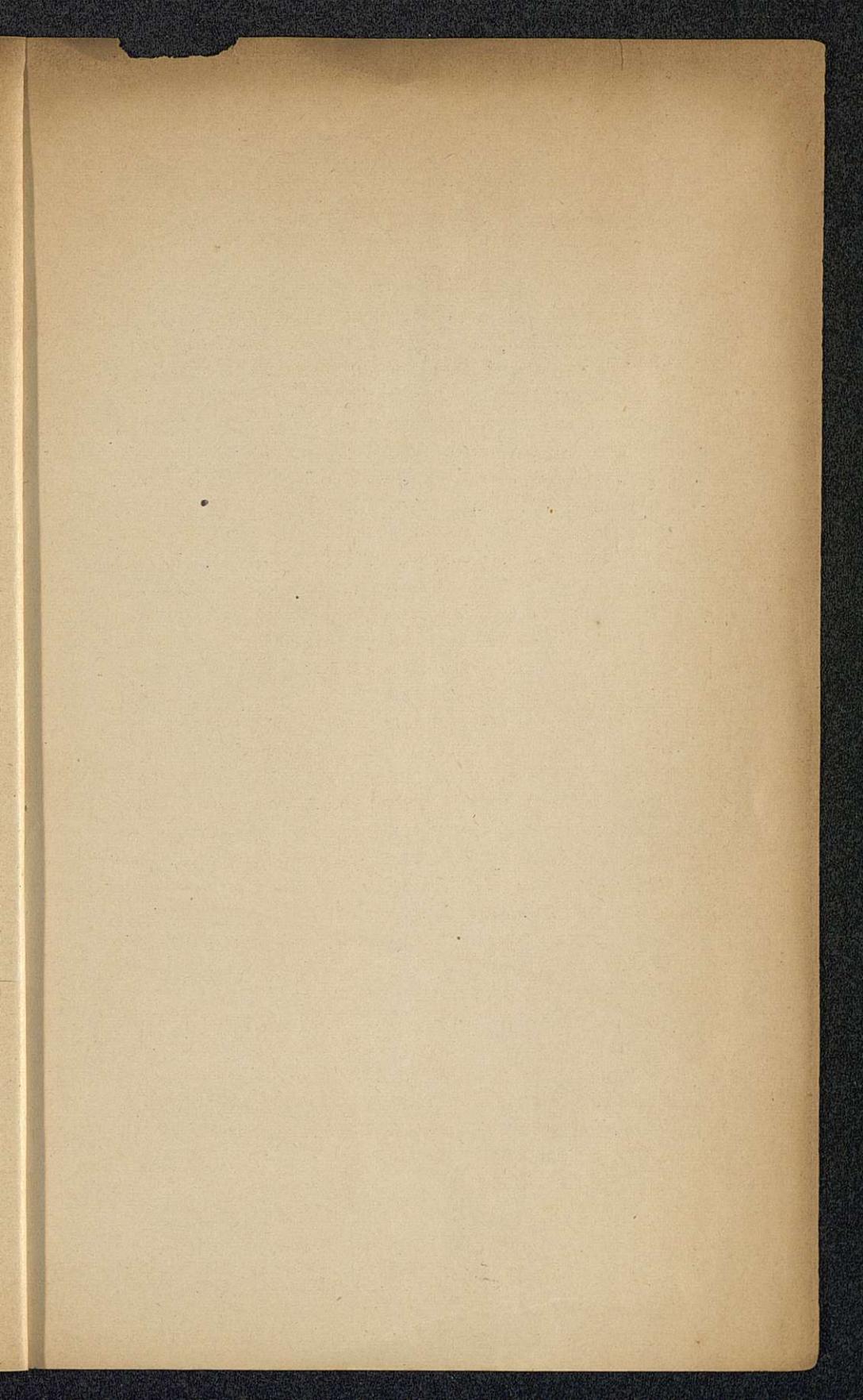
ciples de la science pure et de l'art, sont positivement, au point de vue moral, bien au-dessus de ceux des métiers, quels qu'ils soient. Mais, ici encore, la vanité et l'argent viennent tendre leurs lacs corrompteurs. La vile réclame moderne a su se rendre presque indispensable aux artistes et même aux savants. Le népotisme, le protectionnisme en général, l'intrigue et le vol intellectuel envahissent même les universités. Le plagiat habile court les rues ou plutôt les librairies. Le plagiat des mots et des phrases, tel qu'il se pratiquait au bon vieux temps, est devenu trop niais aujourd'hui. On se contente du plagiat des idées. L'hypocrisie des arrivistes en science et en art abuse habilement de la conspiration du silence pour pouvoir se draper sans danger dans les idées qu'elle vole aux artistes et aux penseurs originaux. Et l'on s'indigne avec des airs de sainte-nitouche contre l'immoralité des idées nouvelles, quitte à les annexer plus tard à son profit, lorsqu'elles commencent à prendre le dessus. Ce procédé est extrêmement courant et moderne.

Avec force flatteries et caresses adressées aux bonzes de la science officielle et de l'art en vogue, la médiocrité, et même parfois une assez forte dose d'incapacité et d'ignorance se font agréer en haut lieu et arrivent à occuper des positions universitaires et autres. Or, la foule des moutons de Panurge suit toujours l'étiquette, comme la « force armée » de Töpfer et le maire de Köpenick suivaient l'uniforme, quel qu'en fût le contenu. Alors on la voit admirer les cerveaux vides, se pâmer devant eux, en faire des génies — uniquement à cause du titre qu'ils portent et de la place qu'ils occupent — hypnotisée qu'elle est par ces choses comme un certain temps les Français par le panache du général Boulanger. Faut-il s'éton-

ner que la ruse de l'arrivisme et des vils intérêts exploite cette mine de la bêtise, de l'ignorance et de la suggestibilité humaines pour tordre le cou à son profit à l'art véritable et à la science sincère et originale, qu'elle évince tout en les exploitant, et en se drapant hypocritement dans leurs produits ?

Je pourrais encore parler de l'industrie, cette sorte d'hybride entre la science et l'art d'un côté et le commerce de l'autre. Elle exploite par le travail et d'ingénieux procédés les résultats de la science et de l'art pour les besoins pratiques, tout en en faisant un commerce. On y retrouve tous les faibles que j'ai énumérés.

Je termine cette écœurante esquisse. Qu'on me comprenne bien. Si j'ai l'air si pessimiste, c'est parce que j'ai pris aujourd'hui pour sujet les vilains côtés de notre société et non ses qualités. Et je répète ici ce que j'ai dit ailleurs : il faut passer par un pessimisme vécu pour en arriver à un optimisme sain. Il faut franchir, sans naufrager, les écueils des navrantes réalités ordurières de nos misères humaines, si l'on veut acquérir la force de prendre en mains un puissant balai, capable de nettoyer sans relâche l'étable d'Augias des hypocrisies, de l'égoïsme arriviste, des stupidités et des préjugés ignorants et superstitieux de notre société. En un mot, il faut voir la saleté pour pouvoir l'enlever. Mais alors, grâce à la connaissance des lieux, c'est-à-dire des hommes, et grâce à celle du manie-ment du balai, on peut acquérir un optimisme solide et serein, qui ne craint, ni ne risque plus aucune déception, parce qu'il ne se berce plus d'aucune illusion. Et c'est ainsi seulement qu'on arrivera à faire progresser les côtés relativement beaux et bons de la nature humaine aux dépens des mauvais, par une action sociale efficace.



## Ouvrages du même auteur

---

La Question sexuelle exposée aux adultes cultivés. 600 pages avec figures et planche coloriée. 8<sup>me</sup> mille. 10 fr.

L'âme et le système nerveux. 300 pages, figures et planche coloriée. 5 fr.

La Morale sexuelle 60 pages. 3<sup>me</sup> mille. 1 fr. 25

